

Les opinions littéraires d'une femme de lettres au XVIII^e siècle: Isabelle de Charrière

RAYMOND TROUSSON
Université Libre de Bruxelles

Hollandaise de naissance, Isabelle de Charrière a tôt appris le français, ainsi qu'il convenait à une demoiselle noble du XVIII^e siècle, et perfectionna son savoir, à l'âge de dix ans, grâce à un séjour de plusieurs mois à Genève, où elle le pratiqua si bien qu'elle en avait presque oublié sa langue maternelle en regagnant son pays en 1751. Une gouvernante genevoise, femme intelligente et cultivée à qui l'enfant a été confiée depuis 1748, a vivement encouragé ses appétits de lectures. La culture française lui fut donc essentielle, elle devait le rappeler en 1789:

Si dès mes premiers ans au matin de ma vie
Mon cœur rendit hommage aux talents, au génie,
A la vertu sublime, aux aimables vertus,
C'est à vous, ô Français, que je le dus (X, 369)¹

Précoce, son jugement fut bientôt très sûr, sa gouvernante s'en émerveillait en 1754: «Vous avez, lui disait-elle, une façon de penser au-dessus de votre âge.», et elle n'hésitait pas à entretenir cette jeune fille de quatorze ans des auteurs les plus graves, de Bossuet à Voltaire, de Ramsay à l'abbé Trublet. Une jeunesse studieuse, une vie conjugale monotone et retirée, une insatiable soif intellectuelle ont favorisé ce penchant, de même que son souci tout pédagogique de former l'esprit de ses protégées ou d'élargir les horizons culturels de son neveu. Aussi n'est-il pas sans intérêt de dresser un inventaire de ses curiosités.

Les langues anciennes n'ayant pas fait partie de sa formation, Mme de Charrière n'a abordé l'antiquité que par le biais des traductions. Du moins les lettres gréco-latines bénéficiaient-elles d'un prestige solidement établi, mais il

¹ Nous citons, en modernisant l'orthographe, les *Œuvres complètes*, Amsterdam, Van Oorschot, 1979-1984, 10 vol.

n'en va pas de même pour le Moyen Age et le XVI^e siècle. Aussi les auteurs de ces époques n'ont-ils pas retenu son attention. Quasi rien sur le Moyen Age, Mme de Charrière n'ayant aucune lumière sur cette période qui sans doute lui inspirait le même dédain qu'à Boileau et à La Harpe. A part une mention du berger dans la *Farce de Maistre Pathelin*, le chef-d'œuvre du théâtre comique médiéval (V, 540)², il faut se contenter d'une fugitive allusion, assez inattendue, à deux chroniqueurs des XIII^e et XV^e siècles, dont elle déconseille d'ailleurs fermement la lecture à qui voudrait, comme son ami et traducteur L. F. Huber, apprendre à écrire correctement:

A quoi bon lire encore Philippe de Commines ou le vieux Joinville? Ceux-là n'ont rien en commun avec le style d'un étranger désireux d'écrire en français. Aussi ai-je toujours préféré les laisser de côté afin que la bizarrerie de leurs expressions gothiques ne me restât en tête, quand je me piquais de vouloir écrire avec clarté et élégance (4 janvier 1796, V, 186).

Mais on ne verra paraître ni *Le Roman de la Rose*, ni *le Roman de Renart*, ni même Villon, pourtant cité favorablement par Boileau. Le XVI^e siècle ne compte que Montaigne, mentionné le 5 octobre 1768 —«Je lis Montaigne» (II, 119)— et recommandé quelques jours plus tard à son frère Ditié (II, 120), mais qui disparaît sous sa plume jusqu'en 1793 (III, 551). Si elle a pu tirer enseignement de son scepticisme, qui s'accorde avec sa propre philosophie, elle a dû moins goûter, éprise comme elle l'était de rigueur et de construction classique, son laisser aller, sa bigarrure et ce qu'il appelait lui-même «l'alleure poétique à sauts et à gambades». Mais Rabelais, Marot, la Pléiade et surtout Ronsard n'ont laissé aucune trace. Le fameux «Enfin Malherbe vint...» de Boileau vaut aussi pour Mme de Charrière.

En effet, elle n'a cessé de le proclamer, tout est décadence au-delà du siècle de Louis XIV et, dès son enfance, les classiques lui ont été familiers. Une élégie vraisemblablement composée en 1789 explique que, selon les préceptes du fameux *Traité des études* du «sage et vertueux Rollin», lui-même fidèle aux instructions de Port-Royal et de ses Petites Ecoles, elle dut «tout aux Français», c'est-à-dire aux écrivains du XVII^e siècle et en particulier à Racine, «auteur divin» qu'elle devait lire et relire toute sa vie. Toutefois, il n'est pas dans ses habitudes de disserter longuement, même sur ses auteurs favoris, et il faut la plupart du temps se contenter de mentions brèves, d'allusions fugitives, comme si la connaissance approfondie des classiques, allant de soi, ne requérait aucun commentaire.

Pour le théâtre, sa gouvernante suisse, Mlle Prévost, n'a pas manqué de l'initier très tôt à Corneille, qui n'a pas, à ses yeux, été remplacé ni égalé au XVIII^e siècle (III, 293). Elle le recommandera toujours chaleureusement aux

² Encore n'est-il pas sûr qu'elle ne songe pas plutôt à son adaptation en une comédie en trois actes en prose par Brueys et Palaprat, en 1715, qui avait connu au Théâtre-Français un succès soutenu.

jeunes filles dont elle a entrepris de former l'esprit, Isabelle de Géliou ou Henriette L'Hardy, ou à son neveu Willem-René, invité à en apprendre par cœur des extraits. Dans sa correspondance, elle cite de mémoire des vers d'Horace ou de Cinna, mais aussi de tragédies moins illustres, *Médée*, *Héraclius*, *Rodogune* ou *Sertorius*. Ses préférences vont cependant à Racine, lui aussi présent un peu partout, maître de la difficulté vaincue, bien supérieur aux «poètes actuels», incapables de triompher de l'heureuse contrainte de l'alexandrin: «En fait de vers on ne saurait être trop difficile et les entraves produiront plus de beautés qu'elles n'en détruiront, car à force de tourner et de retourner et la pensée et l'expression et toutes les expressions possibles, il naît souvent une pensée nouvelle.» (III, 123)³. Chez les comiques, nul n'a fait mieux que Molière, dont elle cite une quinzaine de pièces et avec qui elle se risque à un timide rapprochement à propos de sa comédie du *Mariage rompu*: «Elle pourrait un peu faire souvenir de Molière, et j'ai osé l'y nommer [...] et c'est en vers comme *L'Ecole des maris*» (VI, 44). Puis, consciente de son audace: «Cela rappelle quelques scènes de Molière. Au reste, ce sont mes amis les plus prévenus pour moi qui m'ont dit cela, et moi-même, amie un peu aveuglée peut-être, aussi.» (VI, 76). Se souvenant du plaisir éprouvé à la première lecture, elle en promet autant à son neveu: «Que de plaisir en réserve! Priez [...] qu'on vous donne à lire *Le Bourgeois gentilhomme* et *L'Avare*. Comme vous rirez! Je voudrais en être. Je rirais pour la centième fois.» (IV, 509).

Son dernier auteur de prédilection est La Fontaine, au point qu'elle déconseille même Phèdre, l'auteur du *Corbeau et le renard* éclipsant à la fois ses prédécesseurs et ses imitateurs: «La manière de La Fontaine est unique.» (V, 447). Il est pour elle une référence idéale, tant code moral que modèle stylistique. Elle l'a connu dès l'enfance: «Quant aux autres leçons que demandait mon âge, / La Fontaine eût suffi, si j'eusse été plus sage.» (X). L'initiatrice fut sans doute, ici encore, sa gouvernante Jeanne-Louise Prévost, qui lui parle en 1754, de «notre ami La Fontaine» et fait à certaines fables des allusions supposant avec l'œuvre une intime familiarité. Aussi Mme de Charrière citera-t-elle son «cher et précieux ami» (IV, 155) dans ses lettres ou ses romans, le pastichant spirituellement à l'usage de Benjamin Constant et lui revenant sans jamais se lasser⁴. Lorsqu'en mars 1793, sa protégée Henriette L'Hardy se prépare à prendre la route, elle rappelle: «Quant à moi je ne voyage pas sans Racine et Molière dans mon coffre et La Fontaine dans mon souvenir.» (III, 551). Elle y revient quelques jours plus tard pour dire combien les fables ont toujours été pour elle un sujet de réflexion et une manière de manuel de conduite:

³ Elle disait déjà en 1764 à propos de Racine: «Dire toujours de belles choses, les rimer, les cadencer, flatter l'oreille, satisfaire la raison, toucher le cœur; dire aussi bien que Racine [...]; observer tant de règles, éviter tant d'écueils, en vérité c'est une magie.» (I, 315).

⁴ Sur sa fréquentation de La Fontaine, voir P. J. Smith, «Madame de Charrière lectrice de La Fontaine», dans *Isabelle de Charrière. De la correspondance au roman épistolaire*, études réunies par Y. Went-Daoust, Amsterdam, Atlanta, 1995 (CRIN 29), pp. 49-63.

Ayez La Fontaine et apprenez-le par cœur. J'ai été mille fois reconnaissante envers ceux qui me l'avaient fait apprendre dans mon enfance. C'est presque mon seul code de prudence. [...] *Ne forçons point notre talent; et Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde; et... Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.* Voilà toutes maximes qui ont diminué le nombre de mes sottises. (III, 562).

En revanche, les poètes tiennent peu de place, Mme de Charrière se montrant vite agacée par la galanterie, la préciosité et les jeux d'esprit, bons tout au plus pour le divertissement des salons. «Jamais, dit-elle à Benjamin Constant en 1791, je n'ai pu aimer beaucoup les Chaulieu, Chapelles, Bachaumont, tant cités et à mon gré pour si peu de chose.» (III, 265). Les romanciers retenus sont rares. Vers 1720, le jeune Rousseau avait pu encore, aux côtés de son père, faire ses délices de La Calprenède ou d'Honoré d'Urfé, de Gomberville ou de Mlle de Scudéry, mais ils étaient définitivement passés de mode au temps de la jeunesse de Mme de Charrière. De Mme de la Fayette, elle a lu *Zaïde*, nouvelle mauresque (III, 215), et tient *La Princesse de Clèves* pour un chef-d'œuvre: «Ne me renvoyez pas *La Princesse*, écrit-elle à Caroline de Chambrier. Gardez-la sur votre table, non pour la relire comme roman, mais pour revoir certains morceaux écrits avec un charme inexprimable et qui se fait encore mieux sentir la deuxième fois que la première parce qu'on est plus de sens froid. La description de la cour de Henri II, le portrait de M. de Nemours, le larcin du portrait, l'aveu doivent être relus.» (III, 209). «Le charmant ouvrage!» s'exclame-t-elle encore en 1794 (IV, 673). Dans un registre bien différent, Scarron lui paraît plein de qualités en regard de la médiocrité des romans modernes: «J'ai conservé quant à moi un tel goût pour la manière dont on écrivait au milieu du siècle passé qu'à Paris mon coiffeur m'apportant pour des papillottes le *Roman comique* tout déchiré et par lambeaux, je lus avec transport l'épisode sérieux qu'on y trouve et me désolai de ne pas pouvoir le lire jusqu'à la fin.» (III, 336).

Auteur de l'une des plus brillantes correspondances du XVIII^e siècle, elle a prêté une attention particulière aux épistoliers. Il suffit, explique-t-elle à une amie, de «feuilleter» Voiture et Guez de Balzac (V, 333), charmants mais superficiels, maîtres du style mais d'une élégance un peu forcée⁵, qu'elle ne peut cependant se défendre d'apprécier et de recommander encore en 1792: «Balzac et Voiture avaient infiniment d'esprit et n'ont rien fait de leur esprit que de le *montrer*, et pour le dire en passant, quoique ce ne soit plus la mode depuis longtemps de les admirer, je les admire toutes les fois que le hasard met leurs lettres entre mes mains.» (III, 336). Chez les femmes, elle retient Mmes de Lambert, de la Fayette ou de Maintenon, avec une mention particulière pour la correspondance de la margrave de Bayreuth, sœur de Frédéric II, avec Voltaire: «Je n'ai jamais rien vu d'une femme qui prouve aussi complètement que

⁵ B. Bray, «Les lettres d'Isabelle de Charrière: apprentissage et culture», dans *Isabelle de Charrière. De la correspondance au roman épistolaire*, p. 11.

nous pouvons être tout ce que sont les hommes.» (III, 115). La margrave se distingue à ses yeux par «une justesse, une précision, une élégance, une proportion entre les différentes parties du récit» (III, 123). Mais le modèle par excellence demeure Mme de Sévigné, qu'elle nomme même, pour son frère Ditie, «Notre-Dame de Sévigné», toute émue, en 1772, d'avoir pu «voir et toucher et lire» une lettre autographe (II, 280). Elle s'extasie toujours vingt ans plus tard: «Quoi, lire pour la première fois ou avec quelqu'un qui lit pour la première fois Mme de Sévigné! Quel charme! quelle source de plaisirs!» (III,357) Mme de Sévigné, à qui Constant d'Herminches la comparait déjà dans sa jeunesse, a manifestement été pour Mme de Charrière sa principale référence en matière d'art épistolaire. «N'avez-vous pas remarqué, dit-elle sans fausse modestie à son neveu en 1801, que c'est mon défaut de n'avoir point d'aménité, point de formes adoucissantes dans le style ni dans le discours? Elles me manquent totalement. Je ne sais qu'aller nettement et rudement à mon but. Mme de Sévigné m'est aussi supérieure à cet égard que je l'emporte sur elle pour une certaine force de raison.» (VI, 219). Aussi cette correspondance d'un ton si particulier et qu'elle a étudiée de près, lui paraît-elle dangereuse à imiter: «S'il faut avoir cependant quelque tic, quelque particularité de style ou de conduite, dit-elle à son frère Ditie, au moins devrions-nous les tirer de nous-mêmes. J'en ai souvent fait la remarque à de jeunes femmes qui se proposaient d'apprendre à rédiger d'élégantes lettres: «Lisez les lettres de madame de Maintenon, dont le style est clair et concis, de préférence à celles, pleines de grâce et d'esprit, de madame de Sévigné, car vous vous rendriez ridicules en les imitant sans parvenir à les égaler»» (II, 280).

Du siècle de Louis XIV, Mme de Charrière retiendra encore quelques auteurs «sérieux», remarquables par la pensée et par le style. Le lucide La Bruyère est simplement cité (III, 551), mais Saint-Evremond lui a laissé «une antipathie pour les beaux esprits épicuriens» par la tristesse qui se dégage de ses derniers écrits (I, 409; III, 265). Elle apprécie l'*Histoire universelle* de Jacques de Thou, à relire souvent (III, 316), tandis qu'elle décèle chez Bossuet, «aussi simple que sublime» (III, 336) «une facilité qui semble appartenir au génie» (V, 378) et elle presse son neveu d'étudier son *Discours sur l'histoire universelle* (IV, 509). Fénelon, «âme sublime et tendre», découvert dès l'adolescence (I, 76), l'enchantante. Elle se flatte que son Asychis sera peut-être, comme elle dit, «frère très cadet» de *Télémaque* (VI, 80) et elle impose à Henriette L'Hardy la lecture, non seulement du *Télémaque*, mais des *Dialogues des morts*, des *Fables et contes* composés pour l'instruction du duc de Bourgogne et la *Démonstration de l'existence de Dieu*, en ajoutant: «Je ne nomme pas même tout ce que je voudrais, ayant oublié les titres de quelques-uns de ses écrits.» (III, 357).

Chez les penseurs, elle ne fait pas grand cas de Bayle, dont la rapprochait cependant son propre scepticisme, jugé indigeste. Avidée de lectures solides, elle goûte peu l'érudition pour elle-même: «Bayle est excellent à consulter, mais ne peut se lire de suite.» (IV, 597). Au contraire, elle reproche à Fontenelle sa superficialité. Il «n'est pas [son] favori» mais, elle le concède, il faut avoir lu ses

Entretiens sur la pluralité des mondes et ses Dialogues des morts (III, 357), au moins pour l'élégance du style, tandis que ses *Lettres galantes* sont «la plus sotte chose du monde» (I, 316). En 1789, dans sa *Lettre d'un évêque français à la nation*, Mme de Charrière, qui espérait voir la Révolution apporter d'utiles réformes, fait condamner par son prélat l'attitude élitiste et exagérément sceptique du philosophe qui, s'il avait eu la main pleine de vérités, se serait bien gardé de l'ouvrir (X, 132). Six ans plus tard, dans *Honorine d'Userche*, déçue par le cours des événements, elle n'en est plus à traiter Fontenelle d'«orgueilleux poltron». Les années écoulées le lui ont fait voir, que de «vérités» s'étaient affrontées au mépris de toute tolérance, voire de toute justice, et son scepticisme foncier a repris ses droits⁶: «Si j'étais bien sûre que ce fussent des vérités, dont j'aurais la main pleine, je l'ouvrirais assurément, mais comment en serais-je sûre? Je ne connais aucune vérité absolue, indiscutable.» Chez les penseurs et moralistes enfin, son homme —«le premier des esprits selon moi» (V, 333)— est décidément Pascal, dont elle devait apprécier l'esprit mobile et l'agilité stylistique. Elle l'a abordé dès sa jeunesse puisqu'elle se propose en 1761, à vingt et un ans, de le relire (I, 119). Mme de Charrière n'a jamais commenté les *Pensées* ni les dix-huit *Provinciales* et, tôt dégoûtée de la théologie par un pasteur rigoriste et maladroit, il n'est pas sûr qu'elle ait été très sensible aux débats sur la grâce efficace et la grâce suffisante, l'attrition et la contrition, mais elle a dû admirer, dans les *Provinciales*, la rigueur de l'argumentation, l'ironie du narrateur et surtout la perfection stylistique et, dans les *Pensées*, la méditation sur la condition humaine. Elle lui adresse, en 1792, un éloge peu fréquent sous sa plume: «Pascal devançant ses contemporains pour le discernement comme pour le langage, tour à tour railleur, raisonneur, orateur, a employé le plus beau, le plus juste, le plus vaste esprit dont jamais le ciel ait doué un homme.» (III, 336).

On ne s'étonnera pas qu'elle tienne Boileau pour le maître de la correction et de l'élégance, toujours relu, consulté et recommandé. Lisez, dit-elle en 1793 à son neveu, lisez Corneille ou Racine, mais surtout l'*Art poétique*: «Quant à celui-ci, il faudrait l'apprendre par cœur en entier» (IV, 138). Nulle lecture ne lui paraît en effet plus formatrice du goût et elle y revient inlassablement. En avril 1796: ««Je vous prie, puisque vous apprenez des vers français par cœur, d'apprendre avant tout l'*Art poétique* de Boileau». (V, 237); en novembre 1798: «Dites-moi si vous savez par cœur l'*Art poétique* de Boileau; sinon je vous conjure de l'apprendre.» (V, 498); en été 1799: ««L'*Art poétique* de Boileau appris par cœur exclusivement à toute autre poésie.» (V, 593). Comment s'en passer, si l'on veut assimiler «les règles de versification prescrites par Malherbe⁷ et Boi-

⁶ H. Coulet, «Isabelle de Charrière, femme des Lumières?», dans *Une Européenne Isabelle de Charrière en son siècle*, colloque de Neuchâtel, 11-13 novembre 1993, Neuchâtel, Attinger, 1994, p. 13.

⁷ Mme de Charrière ne le cite guère qu'une fois, à propos d'amis qui venaient de perdre leur fille. Elle avait la consolation un peu rude. «Cédons à la nécessité.», leur dit-elle et, pour conforter son conseil, elle cite quatre vers de la fameuse *Consolation à Monsieur Du Périer sur la mort de sa fille*. (VI, 530).

leau, sanctionnées par 150 ans d'une soumission générale» (VI, 237)? Règles sans appel — «Pour faire de bons vers, il n'est point de salut hors de Boileau et de Batteux.» (V, 382)—, qui l'amèneront à condamner les libertés prises par Shakespeare ou Schiller avec les sacro-saintes unités théâtrales⁸.

Le XVII^e siècle lui paraîtra toujours l'apogée d'un style et d'une esthétique, l'époque où la rigueur de la pensée s'alliait à la clarté et à la subtilité de l'expression. Formée par Racine, La Fontaine ou Pascal, on comprend pourquoi, dans sa vieillesse, elle s'irritera du succès, pour elle incompréhensible, du genre sentimental, des «amphigouris» et du «galimatias» qu'elle débusquera sous la plume de Mme de Staël, de Bernardin de Saint-Pierre ou de Chateaubriand. En 1796, dressant à l'intention de son ami et traducteur L.F. Huber une liste d'ouvrages pour apprendre à écrire le français avec élégance, elle fait encore l'apologie du siècle précédent, insurpassable: «J'éviterais absolument certains écrivains modernes [...] pour ne lire du siècle passé que Bossuet, Fénelon et quelques autres. [...] La pureté, la clarté et la simplicité... Les écrits que la Révolution a produits avec une admirable fécondité ont été, sous le rapport du style, un très mauvais exemple.» (V, 86-187). La «démocratisation» du style, propre à la politique et à la démagogie, n'était pas son fait.

Quel jugement devait-elle porter alors sur le XVIII^e siècle et ses contemporains immédiats? A entendre Mme de Charrière — mais il faut faire la part du raidissement de son attitude dans ses dernières années — elle ne les tient pas en haute estime: «Je remarque que lorsque j'écris bien je ressemble aux écrivains du temps de Louis XIV. Je n'ai presque pas lu ceux de mon siècle et n'ai pu prendre leur manière.» (VI, 49). On se gardera de la croire sur parole: elle a beaucoup pratiqué les auteurs modernes, du reste plus souvent cités que ceux du siècle classique.

A tout seigneur, tout honneur: Mme de Charrière n'a pas échappé à la fascination exercée par les deux géants des Lumières, Voltaire et Rousseau, mais elle s'est montrée constamment inquiète d'un succès trop spectaculaire, réticente à accepter en bloc leur philosophie, défiante à l'égard de leurs personnalités égocentriques et de leur célébrité tapageuse.

Elle a pris très tôt contact avec l'œuvre de Rousseau, une fois de plus par l'intermédiaire de sa gouvernante, Genevoise de naissance et très fière de son illustre compatriote dont, dès 1755, elle fait à son élève un éloge sans réserve⁹. Dix ans plus tard, sa correspondance en témoigne, la jeune femme a lu les deux Discours, *La Nouvelle Héloïse*, la *Lettre à Christophe de Beaumont*, *Le Devin du village* et surtout *l'Emile*, dont l'a impressionnée la Profession de foi du

⁸ A ce sujet, elle brandira toujours, en 1802, l'impératif précepte de Boileau: «Qu'en un lieu, qu'en un jour un seul fait accompli/ Tiensse jusqu'à la fin le théâtre rempli.» (VI, 476).

⁹ Pour les jugements de Mme de Charrière sur Rousseau et Voltaire, de loin les plus étendus et les plus nombreux, on nous permettra de renvoyer à nos études: «Isabelle de Charrière et Jean-Jacques Rousseau», dans *Défenseurs et adversaires de J.-J. Rousseau*, Paris, Champion, 1995, pp. 29-76; «Présence de Voltaire dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière», dans *Isabelle de Charrière. De la correspondance au roman épistolaire*, pp. 29-48.

vicaire savoyard, qui nourrira sa réflexion sur les questions religieuses (I, 196). A partir de 1771, mariée à Charles-Emmanuel de Charrière, elle s'est installée dans la principauté de Neuchâtel, vivement agitée, six ans plus tôt, par la présence de Rousseau et ses démêlés avec Genève et Neuchâtel. Elle s'y est liée avec le pasteur Chaillet, «enthousiasmé [...] de Rousseau» (X, 218) et surtout avec Pierre-Alexandre Du Peyrou, fidèle ami et protecteur du philosophe. Aussi son intérêt se réveille-t-il à la lecture des *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau* publiées à la fin de 1788 par la jeune Germaine de Staël, à qui Mme de Charrière riposte en 1789 par une *Courte réplique* où elle reproche à l'«ambassadrice» d'agiter, avec trop de recherche, des idées «plus subtiles que neuves, que justes, qu'intéressantes» (X, 169). Comme Mme de Staël s'en était prise, après bien d'autres, à la compagne de Jean-Jacques, l'accusant d'être responsable d'une part de ses malheurs, de l'avoir trahi avec «un homme de l'état le plus bas» et même de l'avoir poussé au suicide, Mme de Charrière réagit en publiant encore une *Plainte et défense de Thérèse Levasseur*, parue à la fin de 1789, où, feignant d'être Thérèse elle-même dictant sa défense à une voisine, elle répondait à Mme de Staël avec une ironie agressive en lui reprochant de piétiner une femme âgée, sans ressources et sans appuis. Enfin, cette même année, décidément féconde en préoccupations rousseauistes, Mme de Charrière participe au concours d'éloquence organisé par l'Académie française avec un *Eloge de Jean-Jacques Rousseau* publié en avril 1790. Au milieu des pages polémiques et tapageuses consacrées alors à Rousseau et à son influence sur les événements, l'*Eloge* de Mme de Charrière demeure étranger à la campagne de déification ou d'exécration et frappe par sa sobriété et sa retenue. Elle l'avait compris, dans l'agitation de l'époque, son éloge n'était plus de saison, elle l'écrivait à un ami: «La mode de tout ce qui n'est pas politique est passée ou interrompue.» (III, 201)

Vers le même temps, soucieux de prendre de vitesse Paul Moultoy, le fils délicat d'un des dépositaires des manuscrits de Rousseau et les libraires Barde et Manget, son ami Du Peyrou mit en chantier l'édition de la seconde partie des *Confessions*. Aussitôt Mme de Charrière lui vient en aide, publie des *Eclaircissements relatifs à la publication des Confessions de Rousseau*, griffonne quelques textes préliminaires, part en quête de portraits destinés à illustrer l'édition, se désignant elle-même plaisamment comme «la mouche du coche». Elle s'occupera une dernière fois de la mémoire de Rousseau en prenant son parti, en 1791, contre le publiciste anglais Burke qui, irrité du culte de Jean-Jacques dans la France révolutionnaire, l'avait violemment pris à partie (X, 215-216).

On aurait tort d'en déduire que Mme de Charrière s'est faite la thuriféraire du citoyen de Genève. L'homme des *Confessions* à la fois l'intrigue et l'agace et ne lui inspire qu'une bienveillance limitée (III, 181, 185-186). Surtout la préoccupe le culte que lui voue une Révolution à laquelle, tant qu'il s'est agi de réaliser des réformes sous le contrôle du roi, elle a montré compréhension et sympathie, mais dont l'inquiètent bientôt les débordements et les violences. Or Jean-Jacques est trop lié au développement de la Révolution —ici bouc émis-

saire, là héros charismatique— pour ne pas subir les effets du détachement, puis de l'horreur de Mme de Charrière devant les tumultes de ces années sanglantes. Peu à peu se précise l'hostilité au penseur politique vénéré par les extrémistes. Elle écrit le 15 novembre 1794: «J'ai toujours cru que Voltaire et Rousseau étaient jaloux de Jésus-Christ, désespérant de faire une si longue sensation et d'étendre leur influence sur autant de lieux et de siècles.» (IV, 634). Elle déteste à présent ce qu'elle tient pour charlatanisme et appétit de gloire. Rousseau n'avait-il pas manqué de provoquer une guerre civile à Genève? Dans la déification de Voltaire et de Rousseau par la Révolution, elle voit la négation même de l'esprit éclairé, la naissance d'une nouvelle superstition: «Pourquoi un Panthéon? pourquoi des apothéoses? Voltaire et Rousseau, à votre avis, ressemblaient-ils à des dieux? [...] Le clergé philosophe est aussi clergé qu'un autre, et ce n'était pas la peine de chasser le curé de Saint-Sulpice pour sacrer les prêtres du Panthéon.» (X, 104-106)

A plusieurs reprises, dans son œuvre romanesque, elle discutera les idées de Rousseau, en particulier à propos de la pédagogie, dans *Trois femmes ou Sir Walter Finch*. Elle conservera son admiration pour l'écrivain, le styliste, non sans condamner quelquefois une emphase et un pathos incompatibles avec sa prédilection pour le classicisme, mais s'éloignera toujours davantage du fauteur de troubles. Si elle n'a jamais analysé «ce *Contrat social*, qu'aucune société n'a fait ni ne peut faire» (X, 204), elle en a observé et déploré les redoutables effets.

A l'égard de Voltaire, Mme de Charrière ne s'écartera jamais vraiment de ces propos de 1772: «C'est un méchant homme de beaucoup d'esprit. Je le lirai, mais je n'irai pas l'encenser.» (II, 275). Elle lui rendra pourtant visite à Ferney en 1777, curieuse enfin de voir de près un personnage entré dès son vivant dans la légende, mais Voltaire, d'assez méchante humeur, se montra peu soucieux de se mettre en frais pour sa visiteuse (II, 339). Comme Rousseau, elle l'a lu très tôt et en 1755, elle a même tenu un petit rôle dans une représentation privée de *Nanine*. En 1762, elle se lie avec Constant d'Hermenches, ami personnel du vieillard, qui lui parle du grand homme avec ferveur, sans cependant la convaincre, même si elle applaudit à son action généreuse pour les Calas, non sans soupçonner, peu charitablement, la recherche de la publicité (I, 138, 141).

Mme de Charrière éprouve pour Voltaire une méfiance, une antipathie instinctives. C'est qu'elle porte sur le philosophe un jugement qui est d'abord d'ordre moral, puis d'ordre esthétique. Voltaire lui semble avoir bien des côtés méprisables et même sacrifier la profondeur au souci de briller. Elle s'en explique auprès de Catherine de Sévery:

J'ai sur ma table les *Questions sur l'Encyclopédie*. Il y a beaucoup d'articles dont je ne coupe pas seulement les feuillets, d'autres que je lis avec plaisir, d'autres qui me font jeter le livre avec impatience: quelquefois je ris de bon coeur, mais que de bavardage, que de faussetés, que de méchancetés, quel fiel et quelle intolérance contre les sacrilèges qui ne l'adorent pas, contre ceux qui l'ont critiqué ou qui seulement ont osé, lui vivant, lui écrivant, avoir aussi de l'esprit et de la réputation. Il me fait souvent haïr le bel esprit. (17 novembre 1772, II, 289).

Les années ne modifieront pas son point de vue et son ton est le plus souvent hostile. Lorsqu'elle lit en 1788 la correspondance de l'écrivain avec Frédéric II, elle recommande à Chambrier d'Oleyres les lettres du souverain, mais celles de Voltaire l'irritent. Pour elle, le grand homme n'était pas un grand caractère (III, 115). Elle apprécie la légèreté et la vivacité du style ou son esprit d'à propos, mais déteste son amour des titres, sa méchanceté et surtout le flageolet, le courtisan qui encense basement le roi de Prusse: «Combien cet admirable et gentil Voltaire mentait tous les jours de sa vie! Il me semble que c'est l'apanage de l'esprit qu'un peu de scélérateuse» (III, 137). Lorsque Benjamin Constant, bien des années après son oncle, tente de la convaincre que ce Voltaire qu'elle déteste était «un bon homme au fond», généreux et moins vaniteux qu'elle ne croit (III, 250), elle donne la mesure de son incurable hostilité: «C'est toujours bien inutile de me dire du bien de cet homme qui louait, prêtait, donnait quand il avait quelque service à demander, quelque livre ou pièce de théâtre à faire applaudir et qui hors de là ne se mettait en peine de personne, qui n'aima jamais personne, pas même sa Châtelet, et qui sut si âprement haïr et si cruellement déchirer ceux qui avaient le moins du monde égratigné son amour-propre.» (III, 263).

Comme pour Jean-Jacques, les manifestations de l'époque révolutionnaires, loin de la convertir, l'indisposent. A propos de l'exhumation de l'abbaye de Scellières, le 9 mai 1791, du cercueil de Voltaire, elle hoche la tête avec pitié: «Ce Voltaire qu'on exhume, dont les femmes font toucher le corps à leurs enfants est à mourir de rire. C'est le pendant des saints de la légende. Il me semble que l'homme ne peut être que fou» (III, 299). S'ajoutant aux excès, aux violences de la Révolution, le culte des grands hommes à la fois l'exaspère et l'attriste. Ont-ils jamais fait autre chose que servir leurs propres intérêts? (IX, 101). Insincères, tous. Ce peuple toujours manipulé, joué, ne voit-il pas «la *vil-té* des Voltaire et des Rousseau»? (V, 467).

L'homme, c'est clair, lui a déplu. Reste l'œuvre. L'auteur tragique l'a intéressée et elle cite volontiers *Alzire*, *Tancrède*, *La Mort de César*, *Zaïre* ou *Méropé*. Elle va même jusqu'à l'égaliser à Racine (I, 315) et trente ans plus tard prescrit toujours la lecture des tragédies à son neveu (IV, 138). Elle tient moins à *La Henriade*, «ennuyeux poème» (X, 268) et reproche à *La Pucelle*, non son indécence, mais son genre hybride, son manque d'ordre et d'unité (VI, 465) et même l'historien de *l'Essai sur les mœurs* et de *l'Histoire de Charles XII* se voit préférer, pour le style et l'élégance, l'abbé de Vertot (V, 186). Il lui semble parfois que le talent de Voltaire consiste surtout à draper d'une forme séduisantes des réflexions sans grande profondeur (III, 441-442). Pour le sublime, voyez Bossuet ou Fénelon, tandis que, après Balzac et Voiture, Voltaire, «le roi des beaux esprits, nous [a] ramenés à l'abus de l'esprit» (III, 336). A la fin de sa vie, ce Voltaire finalement ravalé au niveau des petits maîtres ne lui laisse guère plus d'impression que la mousse du champagne. Voltaire, en dépit de tout son esprit et de toute sa verve, est cependant monotone: c'est qu'il n'avait pas de *manière*» (6 janvier 1796, t.V, p.190).

Parmi les contes, elle n'en retient que trois. *L'Ingénu* lui a paru contenir «de très jolies choses» mais aussi des «choses rebattues et froides» (II, 57), mais *Zadig*, qu'elle citera ici et là jusqu'en 1802, lui a plu davantage, au point de tenter, sans grand succès, de l'adapter pour l'opéra (VII, 229). Surtout, ce conte la fera réfléchir sur les possibilités d'une appréhension rationnelle de l'ordre du monde, sur la cohérence de l'univers créé et l'enchaînement fatal des causes et des effets (I, 195-196; III, 264, 439-440). *Candide* l'a retenue davantage et elle a médité sur ce conte, puisqu'elle a même eu l'intention de composer une suite, qui se serait intitulée *Candidet fils de Candide ou suite de l'Optimisme*, devenue *Aventures de Frenet* quelques mois plus tard et dont il ne subsiste qu'un fragment (IX, 721-722). Surtout, *Candide* est en 1770 auprès de Constant d'Herminches le prétexte de réflexions sur l'action et l'immobilisme (II, 218), leçons qu'elle reprendra, vingt-deux ans plus tard, à l'intention de Benjamin Constant (III, 362). Elle en retient le fameux *Il faut cultiver notre jardin*, invitation à un effort pour améliorer, si peu que ce soit, sa condition, non par une spéculation idéaliste ni par la quête de la perfection, pas plus en politique qu'en philosophie, mais par l'action sur l'immédiat, le quotidien.

A côté des deux aigles des Lumières, les autres auteurs —nombreux— tiennent moins de place. Chez les penseurs et les philosophes, il faut enregistrer la surprenante absence de Diderot, simplement rangé parmi les athées dans *Honorine d'Userche* (IX, 198). Elle l'avait pourtant rencontré en 1773 ou 1774 à La Haye, mais il lui avait déplu parce que, avec «un air de Tartuffe», il avait dit du mal de Rousseau (X, 194). Est-ce la raison de son silence? Toujours est-il qu'elle ne dit rien de lui et semble ignorer ses écrits, même lorsqu'en 1796 la publication des *Eleuthéromanes*, de *La Religieuse* et de *Jacques le fataliste* défraie la chronique. Pas grand-chose non plus sur d'Holbach dont elle a lu *L'Antiquité dévoilée*, mais sous le nom de Boulanger, ignorant sans doute que le baron en était l'auteur ou du moins l'arrangeur (II, 44-45)¹⁰, ni sur Helvétius, dont elle discute un moment avec Benjamin Constant et dont elle met en doute dans *Trois femmes* les théories sur l'égalité des aptitudes chez tous les hommes (IX, 117)¹¹. Lorsqu'en 1788 elle recommande à Chambrier d'Oleyres la lecture des *Recherches historiques et politiques sur les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*, de Filippo Mazzei, elle en profite pour condamner «les exagérations et les bévues des Raynal, Mably¹², etc.», sans qu'on puisse savoir si elle les avait lus attentivement. Du philosophe et grammairien Dumarsais, elle n'évoque que son traité *Des Tropes et Condillac*, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* ou le *Traité des sensations* laissés de côté, n'apparaît que

¹⁰ Elle a aussi rencontré d'Holbach aux eaux de Plombières, mais lui aussi lui a déplu en lui disant hypocritement «beaucoup de mal de Rousseau» dont allaient paraître les six premiers livres des *Confessions* (X, 194).

¹¹ Voir H. Coulet, *op. cit.*, p. 15.

¹² Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1770); Mably, *Observations sur le gouvernement et les lois des Etats-Unis d'Amérique* (1784).

comme auteur de la *Grammaire* incluse dans le *Cours d'études pour le prince de Parme* (V, 333)¹³.

Même peu explicites, les préférences de Mme de Charrière vont manifestement à Montesquieu et à Buffon. Du premier, elle a lu à dix-huit ans, la plume à la main, l'austère *Esprit des lois* et sa gouvernante de s'extasier: «Si vous continuez, mon aimable amie, vous ferez une savante en tous genres. Comment! l'*Esprit des lois*! Le lisez-vous seule? Et l'entendez-vous tout?» (I, 108). On n'en saura pas davantage, mais, libérale à la fois et conservatrice en politique, elle est proche de Montesquieu, dont elle adopte la théorie des climats (VI, 476) et se montre, comme lui, favorable à la constitution anglaise¹⁴. Elle citera encore, sans plus de commentaires, les *Lettres persanes* et même *Le Temple de Gnide*. Du second, dont elle raille à l'occasion sa prétention à se parer de son titre de comte (V, 345), elle recommande à ses amis l'*Histoire naturelle* (III, 425; V, 145), mais surtout pour ses qualités de style. «J'approuve fort que vous ayez Buffon, dit-elle en 1798 à son neveu. Copiez pour votre plaisir et pour le mien l'article *Chameau*, et l'article *Kamichi*. Ce sont des chefs-d'oeuvre de style.» (V, 431)¹⁵. Toutefois, même un «très beau morceau» de Buffon ne soutient pas la comparaison avec une page de Bossuet: «Nous admirâmes dans Bossuet quelque chose de moins élaboré, de plus simple. [...] Buffon a voulu écrire comme Bossuet. On voit chez lui tout ce que la patience peut obtenir de l'esprit, mais chez Bossuet on voit une facilité qui semble appartenir au génie.» (V, 378) Pour elle, la véritable simplicité est l'apanage du seul classicisme.

Chez les historiens, elle fait une place honorable à Rapin-Thoyras, jugeant son *Histoire d'Angleterre* supérieure à celles de Hume traduite par l'abbé Prévost (III, 425). En revanche, le savant abbé Barthélemy lui inspire de la défiance. Mêlant érudition et roman, son célèbre *Voyage du jeune Anacharsis*, qui avait connu dès 1788 un prodigieux succès, la déçoit. Avant même de l'avoir parcouru, elle avoue sa prévention: «Je n'ai pas encore vu *Le Jeune Anacharsis*. On a commencé par le louer avec extase; à présent il me semble qu'on se refroidit un peu. M. Chaillet a lu dans un extrait ce qu'il dit d'Homère et lui qui sait Homère par cœur le trouve très mal apprécié.» (III, 132). Lecture faite, elle n'a pas changé d'avis, puisqu'elle déclare en 1802: «Je n'aime pas du tout ce mélange de vrai et de faux, je n'ai jamais pu m'accommoder du *Jeune Anacharsis*.» Sans doute était-elle aussi rebelle à une écriture emphatique, à une rhétorique un peu pesante. Mme de Charrière se montrera plus indulgente pour les *Eclaircissements relatifs à la révocation de l'édit de Nantes*, publiés en 1788 par Rulhière —«Cela est très bon.» (III, 316)— et surtout pour les travaux

¹³ L'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* de Condorcet est selon elle «un livre de métaphysique».

¹⁴ H. Coulet, *op. cit.*, p. 14.

¹⁵ Elle évoque aussi, pour la tempérer, une réflexion fameuse: «Je suis loin de croire avec M. de Buffon que le génie ne soit presque que de la patience, mais je crois bien comme lui qu'il faut de la patience pour écrire passablement.» (V, 580).

de Charles Duclos. Curieusement, elle ne cite pas l'œuvre romanesque — *Les Confessions du comte de* — ou l'Histoire de Mme de Luz. «Vous voulez, dit-elle en 1791 à Henriette L'Hardy, que je vous indique des livres qui ne soient pas des romans, des livres tels qu'après s'être amusé un instant à les lire on ne se reproche pas que cet instant ait été absolument perdu. [...] D'abord je vous recommande mon cher, mon bien-aimé Duclos, ses *Mémoires* surtout¹⁶, mais aussi son *Voyage en Italie*.» (III, 315). Le *Voyage* l'a ravie, et elle le juge si «simplement écrit» et «véridique» qu'elle en vient à s'exclamer, en faisant allusion à Voltaire et Rousseau: «Je voudrais bien que ce Duclos vécût encore. Je l'aime mieux que tous ceux auxquels on rend aujourd'hui des honneurs divins.» (III, 299)¹⁷. Rares sont sous la plume de Mme de Charrière les appréciations aussi chaleureuses.

Si elle a porté aux nues le théâtre du siècle classique, celui de ses contemporains ne la passionne guère. Elle se résigne mal à la médiocrité d'auteurs mineurs comme La Fosse, dont elle connaît le *Manlius*, ou de Bauvin, auteur des *Chérusques* (II, 289). De Sedaine, elle ne mentionne pas *Le Philosophe sans le savoir*, mais seulement *La Gageure imprévue*, jouée en 1772 à Neuchâtel. Elle a tôt connu Destouches et songeait même en 1763 à tenir le rôle de Lisette dans *Le Glorieux* (I, 149), vu à Paris pendant son voyage de noces, hélas joué «le plus mal du monde» (II, 241), Destouches demeurant d'ailleurs très inférieur à Molière (IV, 509). Rien à retenir non plus de Fenouillot de Falbaire, qui avait connu la renommée pour son *Honnête criminel* et jugé «aussi plat que grossier et sale» (IV, 315), ni de Collin d'Harleville, de Fabre d'Eglantine ou de Legouvé, expédiés parmi «les plats auteurs» dont les œuvres lui semblent «aussi peu supportables que les amphigouriques outrés et vils éloges que souvent on leur prodigue» (VI, 223, 242). En 1765 déjà, elle détestait *Le Comte de Comminges* de Baculard d'Arnaud, pièce «si plate, si mal écrite [qu'elle n'avait] pu en lire six pages» (I, 409; VII, 40). On conçoit que sa passion du classicisme devait mal se concilier avec le genre «sombre», surtout dans cette dernière pièce, fondée sur l'épouvante, où s'entassaient crucifix, crânes et cercueils et qui ouvrait la voie au mélodrame qui triompherait au début du siècle suivant. Du reste, elle n'appréciait pas non plus les manifestations du drame bourgeois, monstre hybride, dit un abbé dans *Henriette et Richard*:

¹⁶ Mme de Charrière goûtait fort les mémoires et fait aussi l'éloge de ceux de Mme de Staël-De-launay: «Il n'y a pas de femme qui ait écrit avec plus d'esprit.» (III, 315)

¹⁷ Elle en parle encore à son frère Vincent en 1792: «Lisez les mémoires de Duclos et son voyage en Italie. C'est une charmante lecture qui vous amusera certainement. Vous verrez un esprit loyal et un peu brusque raconter vivement et avec indignation des iniquités, plaisamment des folies, et s'arrêter de temps en temps avec complaisance sur des traits de courage et de vertu, sur des hommes dignes d'estime. Je recommande Duclos à tout le monde.» (III, 333). Elle citera encore les *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV dans De l'esprit et des rois*: «Je possède [...] mon Duclos encore mieux que vous, et plutôt au ciel que tous les princes l'étudiassent comme vous et moi!» (IX, 242-243).

Tout le monde courait-il à un drame nouveau? Cela n'a, disait-il, ni l'élévation de la tragédie ni le plaisant de la comédie. Il y règne un naturel de convention, une demi-emphase dont on ne sort quelquefois que pour tomber dans une trivialité dégoûtante ou dans je ne sais quelle romanesque outrance de sentiment plus choquante que tout le reste. Connaissez-vous le vol de l'oie? C'est cela même: on n'est ni sur terre ni dans les airs. (VIII, 305).

Marivaux, chez qui elle soupçonne le style de se muer en préciosité, ne l'enchanté guère davantage. A dix-huit ans, en Hollande, elle a tenu un petit rôle dans *La Mère confidente* (I, 116) et, vingt ans plus tard, en même temps que des proverbes de Carmontelle, elle a vu *La Colonie* à Neuchâtel (II, 383), mais son commentaire est pour le moins réservé: «Voltaire disait de Marivaux que personne ne brodait mieux des toiles d'araignées. [...] Cela fait un aimable assortiment, cependant cela m'impatiente encore plus souvent que cela ne me plaît. Je suis comme un enfant brusque et rude à qui l'on donnerait pour s'amuser de petites quilles d'ivoire, un charriot traîné par des puces, un jeu de cartes renfermé dans une noix. L'enfant admire un moment, puis s'impatiente et finit par tout briser.» (III, 387) Elle sera enfin moins indulgente encore pour Beaumarchais. En 1767, sur les avis de Constant d'Hermenches, elle s'est procuré *Eugénie* (II, 61). Elle n'en dit rien alors, mais on peut croire que cette pièce sérieuse et médiocre, proche du drame bourgeois, n'avait pas grand-chose pour lui plaire. En 1794, elle compose une comédie dont l'héroïne se nomme Eugénie. Sur les conseils de L.F. Huber, elle la rebaptise Elise, modification assortie de cette remarque: «Je suis très aise que vous ayez adopté de si bon coeur ma fille Eugénie. Vous avez très bien fait de changer son nom et celui que vous lui avez donné n'est pas moins joli que l'autre. Vous m'avez même ôté un chagrin par ce changement. Beaumarchais a fait aussi une *Eugénie* et je ne me soucie pas d'avoir rien de commun avec Beaumarchais.» (IV, 478). Cette fois, son rejet semble procéder surtout de son opinion sur l'homme, intrigant et de moralité douteuse. En 1789, faisant allusion à un nouveau ministère, elle dénonce «Caron de Figaro, Barbier, seigneur, auteur, imprimeur et corsaire, / Qui saura tout gérer, puisqu'il a su tout faire» (X, 380). Animosité durable. Lorsqu'en juin 1792 le bruit court qu'il pourrait être ministre de l'Intérieur, Mme de Charrière s'exclame: «Le coquin de Beaumarchais est ministre.» (III, 374) et quand, en 1800, elle apprend qu'on jouera à Neuchâtel *Le Barbier de Séville*, elle parle toujours de «ce coquin de Beaumarchais», dénoncé comme accapareur d'armes (VI, 41). A vrai dire, le théâtre lui semble éteint, désormais impossible en raison de la transformation des mœurs et de l'ordre social, la Révolution ayant rendu obsolètes les sujets traditionnels:

Parlons de la comédie. C'est une chose surannée et désormais absurde, à moins qu'on ne compose des pièces toutes nouvelles pour le 19^e siècle. On ne peut plus parler des rois comme de quelque chose de grand, de la liberté comme de quelque chose de réel, des travers anciens comme devant être combattus encore par le ridicule. La scène des comédies que vous joueriez est en France dans

les châteaux. Il n'y a plus de châteaux en France. Entre des dames, des marquises et des soubrettes, il n'y a plus de marquises et les soubrettes sont dames. Je ne puis plus lire aucun drame, aucun proverbe, aucune comédie que tout au plus Molière, qui est le comédien de l'homme plus que de la société, et lui-même il est hors de notre nature actuelle. Plus d'avares, mais des brigands. Plus de coquettes, mais des libertines; le misanthrope tue aujourd'hui au lieu de gronder. Les femmes ne sont plus pédantes, elles écrivent des romans. Les tartuffes jouent l'irréligion plutôt que la piété. [...] Il y a plus. Là où l'on voit tant de crimes et de malheurs on n'est plus que faiblement frappé des ridicules. (V, 541).

Pour sa part, elle reste obstinément fidèle à la perspective classique et, dans le domaine de la critique littéraire et de l'esthétique, elle s'est cherché des guides fiables. C'est d'abord l'abbé Batteux, gardien vigilant des règles, de la raison et du bon goût dans son *Cours de belles-lettres*, qui d'ailleurs fera autorité jusqu'au XIX^e siècle. «C'est, explique-t-elle en 1792, un livre qu'il me semble qu'on doit avoir lu» (III, 425). Son *Cours* est indispensable à la formation des sains principes: «Ayez la patience de lire Batteux, qu'il vous amuse ou non. On parle tous les jours de toutes les choses dont il apprend l'histoire et l'essence, de sorte qu'on parle mieux et en meilleurs termes après l'avoir lu.» (III, 458). Mais lorsque commence à paraître le *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne*, Batteux est détrôné par La Harpe. Le dogmatisme du critique agace un peu Mme de Charrière qui le juge bien parfois «d'une longueur assommante», mais elle lui sait gré de lui faire découvrir les lettres grecques et latines et le juge très supérieur à Batteux (VI, 43, 46, 230). Dès lors, son siège est fait et elle le recommande *urbi et orbi*. «Je ne conçois pas, dit-elle en 1800, pourquoi quatre ou cinq personnes réunies n'achètent pas le *Lycée*. Il n'est plus permis de parler littérature à moins de l'avoir lu.» (VI, 162). «C'est un livre indispensable.», tranche-t-elle pour son neveu (VI, 47) et «assurément l'étude de la littérature la plus complète», car «il n'est plus permis de jouer la comédie, de parler de vers, encore moins d'en faire sans l'avoir lu à fond» (VI, 50-51), au point qu'elle suggère à Huber de traduire le *Lycée* (VI, 94). Elle a donc résolu, comme c'est son habitude quand elle s'emballe pour un auteur, de le faire lire à tout son entourage: «Mes La Harpe courent le monde.», dit-elle en 1801 (VI, 300). Elle a pourtant des réserves, mais elles concernent certain ton «de hauteur et d'autorité» et le revirement spectaculaire de l'ancien révolutionnaire devenu l'apôtre de la religion et l'adversaire furieux des philosophes. Elle s'inquiète de son fâcheux caractère¹⁸, se défie de ses jugements sur les contemporains et prédit fort justement, en 1801: «Il nous a promis, je crois, la philosophie du 18^e siècle. Ce seront des déclamations pleines de fiel. Quelques vérités s'y noieront dans un déluge de bile.» (VI, 305) C'était d'a-

¹⁸ «Je le trouve bien âcre, bien dur dans la critique et s'il inspire de l'admiration pour ses lumières, il est loin d'inspirer de l'inclination pour sa personne. Je ne voudrais pour beaucoup avoir à vivre avec lui et par ce moyen aussi il éloigne sans le vouloir de la profession de bel esprit et de littérateur.» (VI, 448).

vance fort bien vu, mais l'ouvrage ne parut qu'en 1805, trop tard pour que Mme de Charrière pût vérifier l'exactitude de ses pronostics¹⁹.

Attentive à l'actualité, Mme de Charrière a pris connaissance de bon nombre de textes engagés, mais il est rare qu'elle y découvre l'alliance de la pensée et du style. L'*Etat présent de la France* de Calonne lui est tombé des mains, tout comme les *Observations* du comte d'Antraigues (IV, 661; V, 111), mais l'*Appel au tribunal de l'opinion publique* de Mounier l'a intéressée (III, 275). Elle apprécie les *Mémoires* de Dumouriez, «bien racontés» et se dit impatiente de lire l'*Appel à la postérité* de Mme Roland, dont elle a lu des extraits dans le *Moniteur* (V, 111). Le style du livre de Jacques Necker, *De la Révolution française*, lui paraît «ridicule» et elle félicite Ginguénè d'en faire en mai-juin 1797 la critique dans la *Décade philosophique*, quoique son style à lui soit «souvent obscur et quelquefois puéril» (V, 380). Elle n'a pas manqué non plus de s'enquérir des réactionnaires, guère mieux traités. Des *Considérations sur la nature de la Révolution française*, de Mallet du Pan, elle n'a pu digérer que les notes, tant l'ouvrage est «exécrationnellement écrit et bien nonchalamment pensé» (IV, 188). Les *Considérations sur la révolution sociale* d'Antoine Ferrand lui paraissent illisibles (IV, 661), mais elle fait grâce à son *Rétablissement de la monarchie*, «écrit avec clarté, ordre et bonne foi» quoique «aristocratie outrée» et qu'elle jugerait digne d'être réfuté par Benjamin Constant (IV, 179, 188). Les débordements révolutionnaires l'ont peut-être amenée à accorder une attention particulière à ceux qui les dénonçaient et s'interrogeaient sur les causes profondes des événements. Elle a lu de près les fameux *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* de l'abbé Barruel, livre «étrange, remarquable». Elle soupçonne bien l'auteur d'être «un jésuite cagot [...] qui n'écrit pas merveilleusement», mais sa dénonciation du complot des philosophes, des illuminés et des francs-maçons lui paraît «du plus grand intérêt» et non dénuée de fondement (V, 582)²⁰. En 1797, elle a découvert les *Considérations sur la France*, où Joseph de Maistre donnait la Révolution pour le châtement infligé à une France corrompue par la philosophie des Lumières, «livre fort étrange, pas trop bien raisonné», mais qui l'a profondément impressionnée et elle s'est découvert de la «sympathie» pour un auteur pénétré des opinions dont elle essayait elle-même de persuader Benjamin Constant: «Cette idée que rien de ce qui s'établit *ad hoc* [c'est-à-dire: pour les besoins de la cause] ne réussit et ne dure, il l'a comme moi et la développe beaucoup mieux». Elle a su déceler dans l'ouvrage un ton et une manière hors du commun: «J'ai trouvé un peu de désordre et des raisonnements peu concluants dans ce livre, mais jamais je ne vis

¹⁹ La poésie ne la retient guère. En 1801, elle a lu quelques bons vers dans le *Mercur*, et surtout la célèbre élégie du «pauvre André Chénier», le *Pleurez, doux Alcyons...* qui deviendra *La Jeune Tarentine*, «touchante, simple, antique» (VI, 248). En revanche, elle exècre *L'Homme des champs*, «flasque et décousu poème» (VI, 182) de l'abbé Delille, qu'elle n'appelle jamais que «le glacial homme des champs» (VI, 162, 217).

²⁰ En 1802, elle ne le tient nullement pour réfuté par Mounier dans *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux Illuminés* (VI, 509).

tant d'esprit ni un style aussi piquant. J'ai lu avec avidité, j'ai recommandé avec enthousiasme.» (V, 310-311). Reste que son scepticisme, renforcé par les événements révolutionnaires, l'a amenée plus que jamais à se défier des engagements inconditionnels et elle finit par renvoyer dos à dos les champions des deux bords. Cette même année 1797, commentant l'ouvrage de Lezay-Marnesia, *Des causes de la Révolution et de ses résultats*, elle conclut, désabusée: «Ils parlent (tous ces messieurs) assez joliment des causes; quand ils en viennent aux résultats, cela devient misérable et s'ils s'avisent de prédire, il n'y a pas moyen de tenir plus longtemps le livre.» (V, 317).

Même si c'est surtout son mari qui affectionne les romans, Mme de Charrière n'a pas non plus ignoré cet aspect de la littérature de son temps, quoique les auteurs retenus soient, compte tenu de l'énorme production du siècle, relativement peu nombreux.

D'Antoine Hamilton, l'un des plus anciens — il était né en 1646 —, elle a évoqué l'ouvrage le plus connu, les *Mémoires du comte de Gramont* parus en 1713 et conseillés à Henriette L'Hardy, quoique «cela ne [soit] pas très moral ni excessivement décent» (IV, 628), mais aussi les charmants contes de 1730, *Le Béliet*, *Fleur d'Epine*, *Zénétyde* et surtout *Les quatre Facardins*, cités avec faveur à Benjamin Constant (IV, 659) et même dans *Caliste* (VIII, 183). *Manon Lescaut* est nommé avec insistance à ses amies (II, 497; IV, 673), mais elle demeure muette sur un roman qui a pourtant, aux côtés de *La Princesse de Clèves*, fait à ses yeux «la gloire de la France» (V, 79). Le roman libertin n'étant pas trop de son goût, on ne trouve qu'une brève allusion au *Sopha* de Crébillon (VI, 225) de même que, dans un tout autre registre, au *Séthos* de Terrasson (VIII, 148) et à *Marie de Sinclair*, roman de l'obscur Angélique Ducos (V, 463). De Marmontel, elle connaissait probablement *Les Incas* ou *Bélisaire*, mais elle ne cite que les *Contes moraux* (I, 150; II, 123) et considère que ses vers ont fait tort à l'*Antigone* de Zingarelli (III, 212).

La littérature de la fin du siècle lui déplait. Pour se tenir au courant, elle s'est abonnée au *Mercur de France* et à la *Bibliothèque française*, bientôt déçue: «Quels livres et quelles analyses de ces livres!» Pour un ouvrage passable, que de déchets! «Tout le reste est esprit de parti, blâme et louanges de parti, opinions même, religion selon le parti. Philosophie sans sagesse, bigoterie sans piété. On se juge les uns les autres perpétuellement et l'on ne sait plus juger, encore moins écrire.» (VI, 217). Elle n'aime pas Cazotte, dont *Ollivier*, poème en douze chants, l'a dégoûtée du reste (V, 399). Elle a lu *Le Diable amoureux* (VIII, 384) et se console fort bien d'avoir égaré le volume, que lui demandait une amie: «Votre bon esprit, lui dit-elle, ne doit pas s'encanailler dans la société de tous les romans possibles.» (V, 461). Constant lui parle avec admiration des *Liaisons dangereuses* (III, 61), mais Mme de Charrière se borne à regretter que le but moral de Laclos ne soit nullement atteint: «Madame de Merteuil est [...] mal punie et une femme qui aura ses penchants pourra dire: Donnez-moi ses plaisirs, donnez-moi le même empire sur tous ceux sur lesquels je voudrai régner, je saurai bien ne pas écrire de si impru-

dentes lettres et je ne prendrai pas la petite vérole que j'ai déjà eue.» (IX, 135). Paul et Virginie ne l'enchantent pas: trop larmoyant, «trop déchirant» pour son goût et, dans le registre de l'idylle, inférieur à l'*Hermann und Dorothea* de Goethe (VI, 429). De Joseph Fiévée, journaliste, publiciste et courriériste, elle a lu les deux romans à succès. Elle n'est pas tendre pour le premier —«*La Dot de Suzette* est peu de chose.» (V, 540)— et exécute le second, où Mirabeau était mis en scène sous le nom de Miralbe: «Il y a longtemps que j'ai lu *Frédéric* et il m'a fort déplu. Les caractères en sont sales et odieux. Ces Mir[abeau] trop connus en réalité n'ont rien que de dégoûtant dans leurs portraits. C'est à mon gré un vilain livre.» (VI, 497).

Peu favorable à cette production de la fin du siècle, Mme de Charrière ne le sera pas plus aux voix nouvelles qui commencent à se faire entendre. Aussi restera-t-elle insensible à la magie du style de celui qu'on nommera l'Enchanteur, dont la manière heurte irréductiblement l'exigence de mesure, de sobriété, de justesse d'une femme par ailleurs isolée et vieillie. «Je ne lis presque point», dit-elle en juillet 1801, surtout parce que plus rien ne lui paraît digne d'être lu. A Benjamin Constant en septembre 1801, puis à Isabelle de Géliou en février 1802, elle fait part de ses réticences un peu hargneuses: «Je n'ai pas lu *Atala*. Les extraits et les éloges des journalistes m'en ont dégoûtée.» (VI, 388). Devant cette littérature aux accents insolites, elle hausse les épaules: «Je n'ai pas lu *Atala*, mais les journaux en ont été pleins. C'est composé de fanatisme religieux, de descriptions de la nature. *Atala* s'appelle la fille du désert, elle est aimée du fils de la montagne. Un religieux les prêche et communit *Atala* mourante et empoisonnée de sa main et par superstition.» (VI, 490). Cédant finalement au tapage fait autour du livre, elle s'est bientôt découragée: «Je n'ai pas *Atala*. Ce n'est qu'une brochure: je l'ai eue entre les mains, mais malgré son peu d'étendue, je n'ai pas eu la patience de le lire d'un bout à l'autre.» (VI, 514). Mécontente, elle grogne: «J'ai reçu [...] la *Walpoliana* qui ne vaut pas grand-chose, mais plus encore que les livres français du jour, les *Atala* et autres.» (VI, 354). L'expérience a dû lui suffire et sans doute n'a-t-elle jamais ouvert *René* ou *Le Génie du christianisme*²¹. Dans ces œuvres modernes, elle ne trouve plus l'élégance, la grâce, la précision, l'harmonie qu'elle chérissait dans le classicisme. Où sont les Corneille, les Racine, les La Fontaine? Passe encore, à la rigueur, pour Voltaire, Montesquieu ou Rousseau, mais les autres et leur «galimatias»! Elle referme les livres et soupire: «Aujourd'hui la langue française s'abâtardit entre les mains d'un Necker, d'une Staël, d'un Rivarol, d'un Louvet et même entre celles d'un Lally, d'un La Harpe, d'un Mallet du Pan, etc., etc. Tout est gigantesque à la fois et mesquin. La boursoflure et la

²¹ En revanche, Chateaubriand appréciait l'œuvre de Mme de Charrière. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il l'évoque à propos d'un passage à Neuchâtel: «Madame de Charrière, si délicatement observée par M. de Sainte-Beuve, en avait décrit la société dans les *Lettres neuchâteloises*; mais Juliane, mademoiselle de La Prise, Henri Meyer, n'étaient plus là.» Plus loin, il parle des *Lettres écrites de Lausanne* et en cite même une description de la région (*Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. par M. Levaillant et G. Moulinier, Paris, la Pléiade, 1951, t. II, pp. 114-115, 128).

trivialité se succèdent. Les idées, toutes exagérées qu'elles sont, s'expriment avec une recherche minutieuse.» (V, 333-334).

A l'égard enfin de ses consœurs en littérature, elle ne pratique pas l'indulgence. La plus gâtée est Mme de Flahaut, future Mme de Souza. Mme de Charrière a lu *Adèle de Sénanges*, «joli roman» d'une «nouveau charmante» (V,43, IX, 77) et souligne «son principal mérite, celui d'un style léger, doux, fin, et de toute façon fort agréable. C'est une délicate toile d'araignée que ce roman bien joliment brodé.» (V, 267). Il lui a même plu au point qu'elle a fait son éloge dans *Trois femmes* (IX, 77), mais les autres romans l'ont déçue. Elle n'a pu venir au bout d'*Emilie et Alphonse* (VI, 74), devenu «héroïque et tragique» et surtout trop long (VI, 82). Et l'appréciation de se faire *decreasing*: «Mme de Flahaut m'a tant ennuyée dans son second roman [*Emilie et Alphonse*] que je n'ai nulle envie de lire le troisième. [*Charles et Marie*].» (VI, 497).

Les autres femmes auteurs seront encore moins bien loties et le commentaire tourne volontiers au jeu de massacre. Quelle bêtise que les *Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*, pieusement rassemblés par son mari! Trivialité de la pensée, comparaisons fausses ou précieuses, érudition creuse: «Enfin c'est, qu'il me soit permis de le dire, une bien mauvaise chose que ce livre, un esprit bien factice, bien guindé, bien faux que celui de cette femme.» (V, 562)²². Pas davantage de mansuétude à l'égard de Mme de Montolieu, un moment célèbre pour *Caroline de Liechtfield*. Mme de Charrière l'avait rencontrée autrefois à Lausanne et lui avait trouvé «une naïveté villageoise, de la coquetterie et des prétentions». Elle l'a revue en 1801 et l'a trouvée d'une vulgarité de «marchande à la toilette» et «faisant des éclats de rire rauques et vulgaires» (VI,347, 349). Et pourtant soupire-t-elle, ses œuvres se vendent, parce qu'elle a du «savoir-faire» (VI, 354). Répugnant à l'excès de sensibilité, elle se refusera à lire la *Valérie* de l'angélique Mme de Krüdener, qui connaissait en 1803 une vogue tapageuse soigneusement orchestrée par l'auteur (VI, 561). Mais l'une de ses bêtes noires est la prolifique Mme de Genlis, «gouverneur» des héritiers d'Orléans et bientôt ardente apôtre de la contre-révolution spirituelle. Mme de Charrière connaît évidemment *Adèle et Théodore*, long roman pédagogique qui avait été le premier succès de la dame, mais aussi les *Leçons d'une gouvernante*, parues en 1791, seul ouvrage à trouver grâce à ses yeux: «Autant certaines recettes d'amitié et d'autres sentiments sont bizarres, autant l'attention soutenue et les remarques judicieuses sur tous les points de conduite extérieure me paraissent précieuses et admirables. La gouvernante s'y peint mieux que dans tous ses autres ouvrages. Je l'y vois active, impérieuse, vaine et unissant à bien des défauts une extrême rapidité et netteté d'esprit. Cela est bon pour des enfants et pour ceux qui les gouvernent.» (V, 164). Mais haro sur le

²² Un ami, Chambrier d'Oleyres, témoigne dans son journal de l'irritation de Mme de Charrière: «Elle n'a pu supporter l'ouvrage de Mme Necker, à cause de son amphigouri et de ses prétentions continuelles non seulement à l'esprit, mais à l'imagination, car elle court toujours après une image.» (Cité par Ph. Godet, *Madame de Charrière et ses amis*, Genève, Slatkine reprints, 1973, t. II, p. 345.

reste! Triste chose que ses *Petits émigrés*, un roman «si moral, si endoctrinant, d'un style si sec! Cette femme n'est jamais qu'une maîtresse d'école.» (V, 535). Passe pour quelques-unes de ses petites comédies, grâce à «son esprit rapide et expéditif» (IX, 100) mais le plus souvent, elle écrit mal, en pédante: «Quel roman que ces *Mères rivales*! C'est comme une enseigne de cabaret. De si fortes couleurs, un si gros pinceau et qui revient à coups redoublés sur un même trait dur et tranchant. Ce livre est ignoble, de mauvaise compagnie.» (VI, 217). On n'est pas plus aimable...

Elle devait l'être moins encore avec Germaine de Staël. Les deux femmes se sont rencontrées en 1793, mais Mme de Charrière a jugé Germaine turbulente, comédienne, soucieuse avant tout d'attirer l'attention. Lorsqu'elle reçoit les *Réflexions sur le procès de la reine*, elle formule aussitôt les critiques qu'elle ne cessera de porter contre le jeune écrivain: «Le style m'est antipathique.» (IV, 179). Mme de Staël représente le pathos, l'emphase, la grandiloquence, le mauvais goût moderne, elle est, dit-elle «quelque chose d'entièrement factice» (IV, 192). Mme de Charrière trouve donc exécration la nouvelle intitulée *Zulma*, exotique et sentimentale (IV, 421). Elle ne fait pas grâce non plus, en 1795, à l'*Essai sur les fictions*, où Mme de Staël avait cependant le mérite de réhabiliter le genre romanesque et de tracer la voie au roman futur. Une fois de plus reviennent les accusations de confusion, d'incohérence, de brillant factice: «De l'esprit sans justesse, quelques belles phrases sans liaison, et beaucoup de grands mouvements.» (V, 94). Mêmes observations, l'année suivante, à propos du traité *De l'influence des passions*, décousu et gonflé d'une rhétorique creuse (V, 286). En 1800, c'est au tour de l'important *De la littérature* d'être tenu pour banal et entortillé, contradictoire et mal raisonné (VI, 170). Ce qui heurte Mme de Charrière, ce sont moins encore les idées que l'écriture, trop éloignée de la retenue classique. Aussi jubile-t-elle quand elle peut annoncer: «Le *Mercur français* a dit à Mme de Staël qu'elle ne savait pas écrire.» (VI, 122). Enfin, *Delphine* est exécuté avant même que Mme de Charrière ait l'ouvrage entre les mains, parce qu'on lui a rapporté que l'auteur y donnait «dans les spectres et les apparitions à la Radcliffe» (VI, 514).

Indépendamment de ses motifs personnels de ne pas aimer Mme de Staël, qui avait détourné d'elle Benjamin Constant, l'hostilité de Mme de Charrière repose surtout sur des critères esthétiques. Pour elle, Mme de Staël est de ceux qui dénaturent la langue et le style par «la boursoufflure et la trivialité» (V, 334) et pratiquent en barbares l'«amphigouri», le «phébus» et le «galimatias». Elle refuse d'entendre les voix nouvelles qui commencent à s'élever et son pessimisme, renforcé par l'âge et les déceptions, lui fait voir partout dégradation et sénescence. En 1802, après lecture de *Delphine* et d'*Atala*, elle soupire: «On se tourmente en France pour faire du neuf. [...] La littérature me paraît épuisée.» (VI, 514)²³. Et dans le domaine des idées, qui pourrait prétendre rivaliser avec

²³ Les lettres et la philosophie sont également touchés, explique-t-elle en 1800. Voir VI, 180.

Pascal, Bossuet ou Fénelon? Les philosophes modernes sont de pauvres philosophes: «Je trouve dans la plupart des ouvrages soi-disant philosophiques, soi-disant religieux, un fond de faux foncier, permanent, qui se déguise en vain dans le vague du raisonnement, le clinquant du style et des accumulements de faits qui tantôt ne sont pas certains, tantôt ne touchent que très obliquement et faiblement la question.» (VI, 180).

On le voit, les lectures de Mme de Charrière ont été aussi diverses que considérables et sa culture est en effet exceptionnelle pour une femme de son temps. Certes, il serait facile d'énumérer les auteurs qu'elle ne cite pas. Elle ne dit rien des œuvres de Crébillon père ou de Diderot, de Rétif de la Bretonne dont son mari possédait pourtant *Les Contemporaines*, qu'il prêtait à Benjamin Constant, des *Lettres de la religieuse portugaise* ou de La Rochefoucauld, elle n'en dit pas davantage des romans de Mmes de Tencin, de Graffigny, Riccoboni ou Cottin. Souvent il faut se contenter d'une fugitive allusion: elle connaît *Le Joueur* de Regnard, évoqué dans une de ses propres comédies, elle a lu, de Lesage, *Turcaret* et aussi *Gil Blas*, déjà cité à vingt ans dans *Le Noble*, ou les *Lettres juives* du marquis d'Argens ou les *Mémoires* du cardinal de Retz... On allongerait aisément la liste, mais cela n'aurait guère de sens. Mme de Charrière ne se croyait pas tenue de citer tout ce qu'elle avait lu ou parcouru. Du reste, ses correspondants lui parlent souvent d'auteurs et d'œuvres qu'ils supposent manifestement connus d'elle, des romans de Marivaux aux poésies de Berquin, des *Mémoires* de Saint-Simon aux *Incas* et au *Bélisaire* de Marmontel.

Quoi qu'il en soit, Mme de Charrière est demeurée indéfectiblement fidèle aux préceptes du classicisme qui l'avaient formée dès son enfance, les lettres du siècle de Louis XIV constituant une fois pour toutes un idéal insurpassable et la pierre de touche des talents. De rares exceptions mises à part, elle a déploré la disparition des règles, le mélange des genres, la dispersion du «goût», l'«extravagance» du style. Jusqu'au bout fidèle à cet idéal auquel elle rêvait d'accéder elle-même, lorsqu'elle disait à son neveu, le 9 avril 1800: «Je remarque que lorsque j'écris bien je ressemble aux écrivains du temps de Louis XIV.»

